

certitude ou de sécurité que nous procurent les œuvres anglo-saxonnes de même caractère que la sienne et qui empruntent la meilleure part de leur séduction à des détails tout matériels. On devine que M. Chardonne a pratiqué dans son roman des coupes sombres (ou des coupes claires, comme dirait M. Jacques Boulenger), et que ce sont les passages qui devaient *situer* ses personnages et nous les rendre familiers qu'il a délibérément sacrifiés. L'avouerai-je ? Ce que j'ai goûté dans le récit de M. Chardonne, ce sont les divers récits ou les épisodes qui le composent, les portraits qui l'illustrent (celui de Rose et de l'homme d'affaires Nicole, excellents tous les deux) ou les réflexions morales et philosophiques dont il fourmille. Je ne l'ai pas aimé dans son ensemble, mais fragmentairement, et il m'a semblé — mais ce peut être, à tout prendre, une qualité, — plus suggestif que persuasif. Son héros, Pierre Baraduc, qui est un velléitaire ou un inquiet assez égoïste, et qui se cherche ou qui cherche sa vérité en sacrifiant successivement sa femme, sa maîtresse, puis sa fille à cette vaine poursuite, ne laisse pas une impression durable dans mon souvenir. Je n'ai trouvé, notamment, qu'une esquisse de sa personne physique à la fin du livre... Je crois que M. Chardonne a plutôt le tempérament d'un psychologue moraliste, genre Amiel, que celui d'un romancier et que c'est son expérience personnelle qu'il met directement dans ses livres. Il a, d'ailleurs, des dons d'analyste subtil et une intelligence très distinguée, mais qu'il exercerait avec plus de bonheur en tenant « un journal », à l'exemple du célèbre auteur suisse que je viens de citer, qu'en écrivant des œuvres objectives. On remarquera, en outre, que dans *Le chant du bienheureux*, la question est encore une fois soulevée qu'il avait traitée avec tant de finesse dans *L'Épithalame* de la puissance des liens que le mariage noue entre deux êtres, et l'on n'a pas l'impression de changer d'atmosphère en passant de l'une à l'autre de ses œuvres.

M. Alexandre Arnoux n'est pas de ces auteurs qui écrivent des livres qui les ennuiant ; mais je crois qu'il a dû s'abandonner à la composition de celui-ci, qu'il intitule **Rencontres avec Richard Wagner**, avec un plaisir particulier. M. Arnoux a l'esprit complexe, et il y paraît à cette espèce d'autobiographie ou d'essai où il s'est plu à révéler les deux aspects antithétiques de sa nature, le chimérique et le réaliste ou le cynique et le lyri-

que, mais en les confondant, et par accès si je puis dire, à propos de ses rapports fortuits avec la musique du maître de Bayreuth. En 1890, à l'époque où M. Arnoux était enfant, cette musique, que l'on peut comparer à une mer, commençait, je crois, de refluer déjà, après avoir baigné, vingt ou vingt-cinq ans plus tôt, le vieux rivage romantique de ses amples vagues. Le Symbolisme rejetait, presque aussitôt après les avoir embouchées, les conques qui jonchaient ce rivage, mais presque tous les intellectuels subissaient encore l'envoûtement, et la jeunesse — qui ne prend, par la suite, le contrepied de ses aînés que pour se renier elle-même, et ce qu'elle aime, ou ses illusions les plus chères. Ce qu'il y a de septentrional dans l'esprit, sinon dans la sensibilité, de M. Arnoux qui s'atteste si franchement méridional d'autre part, devait être et a été séduit par ce que l'on découvre de celtique plus encore, sans doute, dans l'imagerie que dans l'idéologie musicale de Wagner. C'est par une vieille fille allemande, curieusement éprise de taumachie, et d'un mysticisme métaphysique troublé de sensualité, qu'il est entré, de façon bien pittoresque, en contact avec l'auteur de la Tétralogie, après avoir reçu de lui le coup de foudre à Nîmes, en regardant à la devanture d'un kiosque une image de *la Walkyrie*... Mais M. Arnoux a fait la guerre; il a subi l'influence de son temps. Que d'accrôes au voile de son rêve! Il a pu se comparer, dans son sentimentalisme en baillons, à un gamin d'aujourd'hui (« chemise ouverte de cellular, jambes nues aux genoux écorchés, béret rond enfoncé jusqu'aux oreilles ») qui écoutait aux Champs-Élysées, avec une jubilation manifeste, le jazz des Ambassadeurs, et il a humilié sa conception wagnérienne de naguère devant le spectacle, farci ou panaché d'une musique à contresens, qu'on donnait au cinéma de *la Mort de Siegfried*... M. Arnoux a bien de la verve, et j'aime son talent, auquel on ne saurait reprocher que d'être trop prodigue d'inventions charmantes ou de ne pas savoir assez se résigner aux sacrifices nécessaires. Son art féérique a des ouvertures soudaines, en profondeur, et il y a quelque chose de l'impudeur de l'enfance (mais le poète n'est-il pas toujours un enfant?) dans ses imprévus rappels à la matérialité.

Je me disais en lisant le recueil de nouvelles, **Les âmes en peine**, de M. Marcel Arland qui a, le premier je crois, parlé d'un nouveau « mal du siècle », qu'une distinction s'impose en-